

**WITHOUT CAMERA** 20 mai – 8 juillet 2017

La Galerie Hopstreet a le plaisir de présenter une exposition de groupe avec des oeuvres utilisant des images trouvées. Au moyen de manipulation, de coupure, de découpage et des réimpressions, les artistes créent une nouvelle narrative.

Les pages du livre de **Jonathan Callan** (°1961 vit et travaille à Londres), des collages réellement, représentant des formes supprimées et d'autres images placées dans les trous résultants, provient de sa rétrospection sur les œuvres qu'il a réalisé il y a de nombreuses années, où différents visages regardaient par la forme que d'autres têtes avaient créées. Il s'est intéressé à imaginer des sculptures ou des installations dans différents paysages / intérieurs. Il essayait également de trouver un moyen pour faire en sorte que les nouveaux objets se mêlent ou se camouflent dans les espaces qu'ils occupaient. Il voulait que le spectateur soit en quelque sorte pris dans un piège où les formes apparaissent à la fois naturelles et profondément suspicieuses. Il est très important que le processus soit défini par de simples découpages et le remplacement physique. Il ne serait absolument pas intéressé de le réaliser avec Photoshop.

L'œuvre de **Julie Cockburn** (°1966 vit et travaille à Londres) tourne autour d'images trouvées; ses matériaux d'origine sont familiers et souvent nostalgiques. En manipulant une photographie trouvée, celle-ci est réappropriée et une nouvelle signification elle est donnée. Les images que Cockburn utilise ont perdu leur sens originel ce qui les rend impuissantes et malléables. Elle conteste le générique et la production de masse avec un travail artisanal et une méticuleuse attention du détail, pas tant dans l'intérêt propre de l'œuvre, mais pour rendre à nouveau précieux et empreint d'une valeur différente ces objets au passé physique et intellectuel lourd. L'œuvre aborde des idées sur le genre, le conflit entre modernité et histoire, le concept et le processus et les associations changeantes que nous ressentons face à la photographie dans une ère numérique.

**Katrien De Blauwer** (°1969 vit et travaille à Anvers) se définit elle-même de "photographe sans caméra". Elle collectionne et recycle des images et des photos de vieux magazines et journaux. Son œuvre est à la fois intime, en correspondance directe avec notre inconscient, et anonyme grâce à l'utilisation d'images trouvées et de parties du corps qui ont été découpées. De cette façon, son histoire personnelle devient l'histoire de tout le monde. Le collage entraîne une sorte d'universalisation, il met l'accent sur l'impossibilité d'y identifier une personne en particulier, tout en permettant à chacun de se reconnaître dans l'histoire. L'artiste devient un intermédiaire neutre: sans être l'auteur des photographies, elle les approprie et les intègre dans son propre monde intérieur, un monde qu'elle révèle à la troisième personne.

Elle donne une nouvelle signification et une nouvelle vie à ce qui est résiduel, sauvant des images de la destruction et les inclue dans une nouvelle narration qui combine l'intimité et l'anonymat. Ainsi son œuvre aborde, fondamentalement, la mémoire. La mémoire par accumulation plutôt que par soustraction. Son œuvre rappelle les procédures de photomontage ou de montage de film. Le découpage étant utilisé comme cadre pour délimiter l'essentiel.

Le principal sujet de l'œuvre de **Karin Fisslthaler** (°1981 vit et travaille à Linz et Vienne) est le corps humain, son système de communication non verbal, sa représentation et sa construction identitaire. Elle recherche ces aspects surtout dans des images trouvées et découpe le processus de réflexions collectives et individuelles du comportement humain dans les medias. Elle travaille avec différents types de matériaux comme le film et la vidéo, la musique ou des photos trouvées. Au moyen du collectionnement, du découpage et du réassemblage elle essaie de sortir des idées préconçues et de créer des espaces vides avec comme objectif l'ambiguïté de l'interprétation.

Elle fait usage de motifs récurrents dans son œuvre: des mains, de la peau, des visages de stars distordus et cachés. Il s'agit d'interfaces pour le corps, de points de contact. Nous les utilisons pour communiquer par-delà, et sans les mots écrits et parlés. Ayant le potentiel de s'y identifier, ces motifs fonctionnent aussi comme un miroir. Parce que nous avons tous un corps qui nous appartient et qui est à notre disposition, ainsi qu'un visage. Nous faisons des gestes désinvoltes et avons des contacts physiques, nous nous lançons des regards, ou dirigeons nos yeux vers la caméra, et expérimentons le contact tactile ainsi que des échanges avec des choses du quotidien tel que l'argent.

Elle tente d'analyser les représentations et de révéler les structures et les caractéristiques du média qui les diffuse. Pour elle ceci est une manière de les réactiver, en mettant en valeur chaque correspondance qui accroît l'ambiguïté et les complexités qui interviennent.

Né en Belgique, **Noé Sendas** (°1972 vit et travaille à Berlin) a commencé un corps d'œuvres, les "Peeps", qui est basé sur des images érotiques vintage de la taille d'une carte postale. Les "Peeps" sont interposées à des formes géométriques directes, généralement uniques, et sont réimprimées à la même échelle. Les séries "Crystal Girl" et "Peeps" résultent en des imprimés en noir et blanc sur du papier rugueux, fac-similant des photographies authentiques datant du siècle dernier.

Insérés dans de délicats cadres et installés en groupes équilibrés, les assemblages induisent souvent un certain environnement ou une atmosphère. Individuellement et encore davantage en « champ », ils agissent en tant que fondements d'un glamour retrouvé, ils opèrent comme des rétines diaphanes braquées sur une imagerie emplie de bon goût, de geste noble, de formes exclusives, d'agrégats culturels et en dessous de tout cela sur une profonde incertitude.

L'absence quasi dogmatique de tout visage distinct – tous sont cachés, érodés ou couverts – amplifie même leur vulnérable noblesse. Sendas le souligne : « Toutes mes photographies manipulées sont sans visage ou, comme j'aime le dire, Sans-Nom » - « comme si elles avaient juste été trouvées au site archéologique du Glamour ».